

VIRGINIA

EMMANUELLE FAVIER

VIRGINIA

roman

ALBIN MICHEL

À Laurent

Aux grandes sœurs qu'on se choisit

Le temps présent

Virginia Stephen, dont nous seuls savons qu'elle deviendra Virginia Woolf – nous qui savons tout ce qui suit, la langue liquide, la légende, l'amour tronqué et pourtant le plus grand bonheur possible, le succès, les craintes et les pages et les pages et les masses d'eau sans fond, l'eau médiévale et barbare –

Adeline Virginia Alexandra Stephen, dite AVS, dite Ginia ou Ginny ou miss Jan ou Janet ou encore Viginea ; dite la chèvre – the Goat ou Billy Goat ou Capra ou il Giotto ou Goatus voire Goatus Esq. – dite Sparroy – drôle de moineau – ou le Singe ou tout autre animal qu'elle jugera bon d'incarner, à ce stade contentons-nous de Virginia –

Virginia, donc, est assise dans un fauteuil à oreilles au centre d'une pièce remplie de livres, de photographies et d'objets acquérant peu à peu le statut de reliques d'être ainsi couvés de son regard, baignés de son souffle. Songeuse, elle contemple son admirable main ; elle tient une cigarette, ou peut-être un petit cigare. Virginia ne craint ni la chaleur, ni les rages de l'hiver – elle songe.

(Nous qui la regardons depuis notre temps présent, coincés dans l'image immortelle de ce que l'on appelle

VIRGINIA

Virginia Woolf, dans cette incarnation de la littérature avec toutes ses reliques, ses guenilles, ses colifichets et babioles, tous ces petits morceaux de littérature que l'on insère en mandorle après les avoir puisés dans les quelques icônes disponibles, dans les reflets verts d'une poire en cristal ou dans le poids de cailloux au fond d'une grande poche, nous qui la regardons devons accepter le flou, accepter de la voir s'échapper à chaque instant, disparaître de la pièce désormais vide comme une salle de musée. Nous devons prendre acte de l'impressionnisme de notre regard, accepter notre incapacité à faire le point. Nous devons tolérer le craquement que fait en nous cette incapacité quand elle entre en collision avec notre souci de la vérité.)

Elle songe à ce qu'est le temps présent, au fait que tout procède d'une brume, expire en un halo, au fait que les êtres meurent de vivre sans y songer. Elle songe qu'il y a partout des histoires et qu'il est impossible et vain de les raconter. Elle songe à l'eau qui peut mettre trois semaines à digérer un corps.

Elle songe et, un œil fixé sur elle de peur qu'elle ne s'échappe, à notre tour nous songeons : qu'est-ce au juste que le temps présent ? Est-ce le nôtre, ou est-ce le sien ? et comment diable pourrait-on bien le connaître, si c'était le nôtre ? et qu'est-ce que ce *nous* ? Nous, c'est seulement ce qui parle dans le temps où il y a quelqu'un pour nous écouter. Nous, qui couvons les reliques de notre regard présent, qui regardons les photos jaunies ou les archives de la British Pathé, nous qui déchiffrons les fac-similés, refaisons les trajets mythiques et méditons devant les fantômes des petits morceaux de littérature.

Le temps présent ne se digère pas.

1875

Il pleut, c'est novembre. La toute fin de novembre. De là où nous sommes, qui est aujourd'hui – mais qu'est-ce que le temps présent au juste, etc. –, la vue n'est pas très bonne. Nous observons ces figures du passé comme depuis l'autre bout d'un tunnel au fond duquel elles rient, passent, s'agitent et sentent les mouvements de leur âme. Il pleut, et sur les trottoirs brouillés la pluie obstine ses coups d'épingle épars, les fiacres en passant font des bruits de vague et les fumées d'échappement des rares automobiles se mêlent à la brume matinale, aux nuages d'en bas, à la poussière grasse et au cri des mouettes. Soudain, quelque chose s'anime au centre de l'image, dans l'uniformité de la grisaille trempée : les bras éperdument tendus devant lui, les poings bizarrement serrés, un homme s'extrait, théâtral, du cœur des deux mamelons que font les bow-windows éclairés. Éploré, le visage de l'homme est un masque de mort.

Au même instant passe une femme. Elle reconnaît l'homme de loin, ils sont voisins, tout le monde se devant d'habiter ce même quartier de Kensington. Il vit sur Southwell Gardens, elle demeure au 13, Hyde Park Gate,

VIRGINIA

à dix minutes de là. Ils se sont croisés de nombreuses fois par le passé, toujours furtivement, timidement. Elle l'a lu, elle l'estime, mais on ne peut pas dire – s'il est possible de dire quoi que ce soit à ce stade confus de l'histoire – qu'ils soient intimes. Elle connaît mieux l'épouse, à qui elle a rendu visite la veille : eux alors étaient gais, elle comme toujours était triste. Elle reconnaît l'homme de loin mais surtout elle reconnaît le masque sur le visage de l'homme, c'est le même que celui dont elle échoue à se défaire.

Elle est veuve depuis cinq ans, il est veuf depuis une heure.

La femme se dirige vers l'homme. Il est grand, maigre et voûté, elle se tient droite et flotte un peu. D'où nous sommes, l'angle de vue reste peu idéal, mais nous voyons sans conteste les bras de la femme se refermer autour de l'homme. Il vient de perdre son épouse, celle qui lui permettait de faire honorablement sa place dans le monde et qui, d'après ce que nous pouvons en discerner, attendait leur second enfant. Il devait fêter ses quarante-trois ans le soir même avec elle. Il décide à cet instant qu'il ne fêtera plus jamais son anniversaire. Sa mère est décédée au début de l'année, et voilà que son épouse à son tour disparaît ; Leslie – c'est le prénom de l'homme –, Leslie désormais est seul.

Ne lui reste que :

l'obligation de continuer à faire sa place dans le monde sans le soutien de l'amour ;
sa fille de cinq ans, Laura, dont il commence à douter qu'elle puisse satisfaire aux espérances placées en elle ;
une maison qui dégorge de souvenirs piquants.

VIRGINIA

C'est tout cela, gorgé de son désespoir, qu'il recroqueville dans les bras de la femme. Nous pouvons voir la longue barbe un peu rousse, le très grand front, le crâne superbe, les joues creuses où rigolent pluie et larmes ; précisant la focale nous devinons même que sous les sourcils épais les yeux sont petits, bleu myosotis, que le nez est pointu et la bouche un peu molle.

Julia – c'est le prénom de la femme qui vient à lui en ce matin de novembre –, Julia est extrêmement belle. Leslie n'est pas en mesure d'y songer pour le moment, bien que cela ne lui ait pas échappé par le passé et qu'aujourd'hui même demeurent, derrière la terreur et le tragique, la rémanence de la visite qu'elle leur a faite la veille, à lui et à son épouse alors bien vivante, et la remarque qu'il s'était faite sur sa beauté pâle. Julia est belle d'une beauté ahurissante, dérangement, ou écrasante selon qu'on est homme, femme, ou fille. Cette aura de madone avait fait gonfler le cœur de feu Herbert Duckworth, son premier mari. Herbert le gentleman idéal – tendre avec les femmes, magnanime avec les hommes, chevaleresque avec les domestiques –, le héros tennysonien par excellence, dont le cœur cinq ans plus tôt avait éclaté sous l'effet de la beauté de Julia.

(Ici aurait pu prendre place une scène qui eût été frappante : on eût vu le bel Herbert allonger le bras vers une branche de figuier, visant la poche sucrée, violette et lourde, imaginant déjà les dents superbes de Julia mordre et se couvrir de graines rouges et de suc blanc. Il tend le bras et tout lâche, crève et exulte, cœur et fruit. Nous qui avons un peu de recul savons que les vies possibles sont des ramifications du figuier, qu'elles se cachent en soi et y

VIRGINIA

pourrissent ou y croissent, y crèvent ou y mûrissent selon qu'on tend la main vers un fruit ou l'autre. Nous ne pouvons pas ne pas songer qu'en choisissant une autre figue, Herbert n'eût pas succombé et que tout eût été différent, le temps présent ne serait pas le même, nous n'en parlerions pas.)

Herbert le héros tennysonien cinq ans plus tôt est tombé. Et il ne s'est pas relevé, laissant Julia veuve après trois années à peine de mariage, privée de figue mais nantie :

d'une tombe où s'étendre pour pleurer, radeau de pierre où gémir en son naufrage ;
de trois enfants, ou presque – le dernier en cours, malcommode à étendre sur la tombe ;
d'une maison gorgée de souvenirs crochus et d'une vocation de sœur de charité ;
de son aura.

Cette aura qui aujourd'hui entrouvre une porte microscopique dans le brouillard de ténèbres où Leslie Stephen, fils de sir James Stephen, haut fonctionnaire de l'État britannique, se débat depuis l'aube, depuis que son épouse Minny Stephen, née Harriet Marian Thackeray, fille du célèbre auteur de *Vanity Fair*, s'est éteinte des suites d'une brève convulsion nocturne. Il pleut, c'est novembre, une porte s'entrouvre où quelques feuilles mortes en tombant s'engouffrent.

1878-1887

Trois ans ont passé. La vue est un peu meilleure, quoique sépia grené. Le soleil maigrelet de mars donne sur des chapeaux, des sourires, des membres de familles qui se mêlent : c'est un mariage. Les veufs sur le point de convoier, que quatorze ans séparent, ont pour ces vœux renouvelés moins d'entrain que la première fois, mais davantage de paix à l'âme. Au moins ils savent ce qu'ils se donnent : un bras secourable.

Après que le crêpe sur les vêtements de Leslie s'est usé et que le mauve a remplacé le noir ; après que Leslie s'est rapproché de Julia en emménageant au numéro 11 de l'impasse d'Hyde Park Gate ; après trois ans d'une amitié grandissante, progressivement devenue cour mêlée de chagrin et de consolation, puis chaste parodie d'un amour impossible, Julia a dit oui. Elle a accepté de revenir à la surface, de s'extraire du lac de souffrance où elle se débat depuis huit ans. Elle a accepté de tenter de vivre, espérant que la pitié se transformerait lentement en amour, y croyant, le faisant croire à Leslie.

Un soir de janvier, au moment où il s'apprêtait à prendre congé, elle a levé sur lui ses yeux admirables et

VIRGINIA

d'une voix pâle et ferme, incontestable, lui a soufflé qu'elle s'efforcerait d'être une bonne épouse pour lui, répondant par le bon sens à la passion juvénile, presque de la vénération, qu'éprouve l'homme mûr pour sa beauté de sainte. Elle a laissé derrière elle les amoureux de jeunesse, les peintres et les sculpteurs qui n'auront plus qu'à épouser de blêmes copies d'elle-même. Elle a laissé dans l'ombre, jamais tout à fait disparu, le sourire du héros tennysien. Assis sur une branche de figuier, Herbert est là, discret et taquin – et sous la branche, c'est aujourd'hui une noce frissonnant dans mars.

Tout le monde est présent, car ce n'est pas rien que ce couple-là, ce mariage-là. Une éminente famille victorienne est en train de se recomposer. Même les Cameron sont venus – Mr Cameron avec sa longue chevelure neigeuse et indisciplinée, Mrs Cameron et son despotique appareil photo. Julia Margaret Cameron, une des six tantes de la mariée, est une pionnière exubérante et maniaque de la photographie, obsédée par ce qu'elle considère comme la beauté et, pour la capturer, tyrannisant ses innombrables et éminents sujets, exaltant à coups de nitrate subtilement exposé la célébrité des hommes et la beauté des femmes – l'inverse est impensable. De l'authentique Tennyson à l'illustre Thomas Carlyle, de Julia à l'époque où elle était encore Duckworth à, car tout est lié dans cet incestueux marigot, Minny Thackeray dix ans avant sa mort, elle les a tous photographiés.

Les Cameron sont venus, malgré les espoirs que Julia Margaret avait fondés sur le remariage de sa nièce Julia avec son propre gendre, veuf de sa fille unique Julia – le manque d'imagination en matière de prénoms nous égare

VIRGINIA

dans l'arbre généalogique, il faut s'y résoudre, hélas. Les Cameron sont là, quoique sur le point de repartir pour l'Inde, soigneusement munis de leurs cercueils : on ne sait jamais, les Indiens pourraient les laisser pourrir dans la terre ou sur les braises d'un bûcher mal éteint. Mais aujourd'hui c'est noce, et nous saurons nous retenir de parler de ces choses-là. Bien que sur le visage des épousés eux-mêmes reste quelque chose du masque funèbre qu'ils portaient l'année précédente, lors du mariage d'Anny Thackeray, la sœur de Minny. Alors plus veufs que fiancés, Leslie et Julia faisaient de bien sombres témoins. Julia surtout, sur le regard de qui continue de flotter un crêpe, un voile léger mais résistant qui ombre le monde.

Tout le monde est là, même les mânes de Minny et d'Herbert qui lancent des pétales – elle en pleurant, lui en riant : c'est leur manière à chacun, ce qui rend le second plus difficile à faire taire que la première. Car il y a l'amour parfait, accompli, celui de la figue, celui qui n'existera plus. Leslie le sait et fait de son mieux pour n'y pas penser. Il doit aussi faire effort – moins – pour oublier Minny et le fait que, de sept années sa cadette, elle n'aurait pas dû le précéder ainsi dans la mort. Elle lui avait même sauvé la vie plus d'une fois, son instinct d'épouse l'écartant d'une fatale promenade en montagne ou d'un mauvais présage. Mais la mélancolie est un viatique plus efficace que la bonté instinctive, et l'éminent victorien en dispose à revendre.

Leslie quitte le 11 et s'installe deux portes plus loin. La demeure où Julia vivait jusque-là seule avec ses trois enfants est terrée au fond d'un cul-de-sac, dans le quartier chic près du parc, ce terrible Kensington familial avec ses

VIRGINIA

raideurs de prison marmoréenne. (Ceux d'entre nous qui, pèlerins dérisoires tâchant de saisir quelque chose de ces raideurs, poussent le vice jusqu'à y pénétrer un siècle plus tard avec une appréhension de clandestin, se demandent s'ils ont bien le droit d'être là, parmi les voitures de luxe, les emplacements réservés à la diplomatie, les drapeaux d'ambassade et les gardes du corps qui font le guet.)

Dans la maison où pénètre Leslie, les souvenirs crochus de l'amour parfait, ancien, sont serrés avec soin ; on ne s'en débarrassera pas, autant se faire à l'idée, et Leslie, déjà soulagé d'avoir pu laisser derrière lui ses souvenirs piquants, l'accepte sans broncher. Dans une malle, dans un cagibi, dans un secret débarras, ici ou là papiers et lettres palpitent de leurs petites pinces nostalgiques, toujours prêts à sauter au visage de qui oserait ouvrir la malle ou le débarras en question. Ils dégagent cette odeur spéciale, rassurante et délétère, du souvenir d'un bonheur tué dans l'œuf. Car dans les placards de la nouvelle demeure, Herbert a caché plus d'un tour, chapeau, pièce de costume ou perruque. Sans parler des enfants de Julia où il est tout entier, les garçons surtout : George l'aîné est son portrait vif et Gerald le petit s'y essaie. Née entre les deux, Stella charrie quant à elle le reflet pâle de sa Mère partout où elle va.

Minny en revanche n'est presque nulle part (Leslie avait moins convolé avec elle qu'avec l'image fantasmée de son beau-père). Il ne l'apporte pas dans sa nouvelle vie – quelques lettres, vite remises dans un coffret de bois sur le manteau de la cheminée du bureau, ou un moulage en plâtre des mains de la défunte, dissimulé à la vue de Leslie qui trouve ces natures mortes plutôt sinistres,

VIRGINIA

dignes d'un cabinet des curieux davantage que d'un autel à la sainteté. Minny n'est pas même dans sa fille Laura, *l'autre*, qu'elle aussi l'on escamote de son mieux. La voix de la maison, puisque toutes les maisons ont des voix, dit de se méfier des souvenirs, qu'ils soient piquants ou crochus ce sont de dangereuses et inflammables matières, mais personne ne l'écoute.

Mais ni la voix des murs, ni le regard tennysonien, ni les souvenirs n'empêchent l'Empire de faire son devoir, d'autant plus que contrairement aux usages Julia et Leslie ne font pas chambre à part : bientôt la couvée première, malgré qu'elle en ait, s'agrandit. Vanessa en naissant tente d'être loyale dès son premier souffle, puisqu'elle entre en scène le 30 mai, date anniversaire de Stella – le biographe en Leslie, bien que prétendant ne pas retenir les dates, ne saurait s'abstenir de noter la coïncidence ; le biographe en nous en tout cas ne s'abstient pas. L'année d'après naît Thoby, qui tient son shakespearien prénom d'un oncle adoré de Julia, disparu quelques mois avant le remariage. Voici la couvée portée à six ; on aimerait s'en tenir là, le ménage sans être dans le besoin n'est pas tout à fait riche. Un an passe, où nul autre enfant ne naît au couple.

Mais dès les premiers jours de 1882, Julia ayant près de trente-six ans et Leslie venant de toucher aux quarante-neuf, Adeline Virginia Alexandra fait son entrée – une semaine tout juste avant James Joyce : ne nous abstenons pas décidément d'aimer les dates et ce qu'elles révèlent. Vue d'ici, la naissance se dérobe. On n'est pas à l'heure de filmer, hélas. Si la vieille tante géniale et despotique n'avait trépassé en saluant la beauté du ciel avec force superlatifs et mouvements de châles ceylanais trois ans avant la

VIRGINIA

naissance d'Adeline Virginia Alexandra, sans doute aurait-elle obligé le réticent nourrisson à prendre la pose. Mais elle n'est plus là et nous, qui en savons beaucoup et aimerions en savoir davantage, ne pouvons entrer dans la chambre de naissance pour remédier à son absence.

Nous savons du moins que l'on ne baptise pas l'enfant, pas plus que l'on n'avait baptisé Thoby et Vanessa. On lui donne pour viatiques un parrain poète et ambassadeur, ainsi que les prénoms de Virginia

comme l'une des splendides tantes de Julia

d'Adeline

comme la sœur aînée de Julia, décédée pendant la grossesse, ajoutant une épaisseur au voile de crêpe ; comme une autre de ses splendides tantes ; mais surtout comme sa grand-mère française, née de l'Étang, mère de la photographe superlative et source présumée de la beauté des femmes dans cette famille

et d'Alexandra

comme la reine danoise devenue princesse de Galles.

Notre vue est certes encore sépia laiteux, mais elle est panoramique : au moment où l'eau baptismale ne tombe pas sur le front de l'enfant, un poète humilié fait feu sur la reine Victoria, celle-ci tirant de l'épisode une gloire renouvelée – c'est la huitième tentative d'assassinat sur la souveraine. Le poète est maîtrisé à coups de parapluie,

VIRGINIA

la royauté demeure victorieuse, et sec le front d'Adeline Virginia Alexandra Stephen.

C'est sur une scène bien encombrée qu'entre Adeline Virginia Alexandra – que l'on commence à appeler Ginia, on n'a pas le temps de toutes les syllabes avec une telle nichée. Déplions la couvée pour plus de clarté : le second pli comprend pour l'heure Vanessa et Thoby, donc. Au creux du premier pli il y a les enfants de la figue, les Duckworth : George et Gerald, deux caractériels qui ne savent pas où donner de la virilité ; et Stella, qui ressemble tellement à Julia que cette dernière ne la supporte plus.

Il y a aussi, du premier lit de Leslie, la petite Laura Stephen – attardons-nous ici : nous aurons peu l'occasion de la revoir, et regardant les photos nous sommes saisis d'une pitié sincère quoique fugace. Laura l'attardée mentale, l'enfant prématurée et prématurément problématique, la piaulante, la perverse balbutiante dont la bouche est aussi incapable de parler que de manger, la pauvrete infamante. La mort de sa mère Minny alors qu'elle n'a que cinq ans, les crises de rage du Père désespérant de lui apprendre à lire, le chagrin de sa tante Anny, qui l'a prise en charge pour pallier tant cette mort que cette rage, et la nouvelle vie dont on veut d'autant plus la rejeter qu'elle rappelle l'échec de la précédente – tout cela s'écrase dans sa gorge et ses yeux, la faisant plus balbutiante, plus infamante encore. On avait pourtant placé tant d'espoirs en elle, comme il est d'usage dans ces familles. Mais les gènes ont parlé, de quelque branche de l'arbre que provienne leur altération. Et se voir privée des soins constants de sa mère, à quoi s'ajoutent quelques angoisses très *fin de siècle*, a fini de rendre fatal le destin de Laura.

VIRGINIA

Des enfants, il en est donc de toutes parts, si bien qu'on se perd facilement au milieu de cette couvée. Dans le fracas du nid victorien au remplissage duquel Leslie et Julia ont œuvré avec tant de persévérance, le pouvoir d'être soi palpite bien faiblement. Et c'est sans compter les enfants pauvres, les anonymes qu'il faut aider, envers qui sainte Julia a développé au fil de son veuvage l'amour d'une reine pour les mendiants.

Cet amour qui justifie l'existence de celui qui l'éprouve. Cet amour issu peut-être de son enfance à Calcutta – Julia est née en Inde comme Thackeray, c'est le chic colonial de l'époque –, et qui la fait porter en courant, dans tous les galetas de Londres comme dans les plus misérables taudis de Cornouailles, des colis mal emballés de papier brun où sont serrés bas couleur puce ou biscuits secs, tous assez solides et épais pour tenir à la jambe ou au ventre de l'enfant pauvre. Difficile de prendre la mesure d'un amour maternel ainsi dispensé à tous les vents.

D'autant plus qu'au moment où, par la magie des desiderata cadastraux, le 13, Hyde Park Gate devient le 22 et sous ce numéro s'apprête à entrer dans l'Histoire, la portée des *ragamice* – c'est le surnom de rongeurs dont Leslie affuble les petits – se parachève avec l'arrivée d'Adrian. Le prénom du petit dernier renvoie à un colonel régicide du XVII^e siècle, dont le sang vaguement coule dans les veines de la lignée. Avec lui les acteurs sont au complet. Ginia, pas même deux ans, poupon rosé joufflu tout dentelles et velours, voit alors les yeux de Julia pour la première fois se détourner. Elle découvre que l'on ne possède rien d'autre que soi-même, et surtout pas l'amour maternel. On aura

VIRGINIA

beau tambouriner pour avoir son repas à la table de la nurserie, on ne sera plus jamais la première servie.

Elle observe, petit menton levé d'incompréhension, la conspiration des mères, celle du silence, des biberons impeccables, de l'hygiène irréprochable, du lait et des odeurs douceâtres qui ne lui sont plus destinées. Ginia observe la passion obsédée des mères pour les petits derniers, inceste tout aussi palpable, quoique d'une autre nature, que la tendresse privilégiée, tendue, que les mères portent à leur fils aîné. La mère, ce versant d'une pente qui toujours oriente côté fils. De même que George, à quinze ans, est l'insupportable maître des émotions de Julia, Adrian à l'autre bout de la couvée est l'objet de toutes ses attentions. Il en devient, pauvre chérubin, le préféré de sa Mère, et donc le moins aimé de ses frères et sœurs.

Revenons, en ouvrant lentement la focale, à cette année de la naissance, 1882. Nous savons que cet été-là est le premier passé à St. Ives – nous y retournerons plus longuement, sans faute, car c'est essentiel ; mais nous voyons bien que seuls quelques embruns et bruits de vague parviennent au nourrisson Ginia, et même si cela commence de teindre la couleur du sang, ce ne sont encore qu'impressions sourdes, amniotiques, qui infusent son être et que nous ne distinguons guère parmi les autres brumes de la prime enfance.

Nous savons aussi qu'en novembre, Leslie ayant abandonné le *Cornhill Magazine* prend en charge l'édition du *Dictionary of National Biography*, ce qui l'installe définitivement dans le monde des lettres mais n'est pas sans influencer fâcheusement sa santé mentale et physique – sans parler de son tempérament aussi distrait que nerveux. Nous

VIRGINIA

savons qu'il publie son traité sur la science de l'éthique et achève sa biographie de Jonathan Swift, tandis qu'est promulguée la loi permettant aux femmes mariées de posséder des biens en propre, tandis que meurent Anthony Trollope, un des derniers grands victoriens, ainsi que Dante Gabriel Rossetti et Charles Darwin – Darwin que Julia Margaret Cameron a bien sûr pris en photo en son temps, et dont le fils est proche de Leslie. En contrepartie de ces disparitions naissent Tolstoï, Stravinsky, Braque ou, à ce qui est encore l'autre bout du monde, le grand haïkiste Taneda Santoka. Un panoramique à l'échelle planétaire en dit parfois plus long qu'un petit bout de lorgnette ; les historiens savent le prix de ces butées calendaires, dates de naissance et de mort, dates de parution, coïncidences épocales. Nous n'y dérogeons pas, il faut bien mettre un peu de biographie dans la vie, parler bretelles, goûts alimentaires et dates, tout en évitant de produire des figures de cire.

Quant aux années suivantes, celles de l'informe, de l'inarticulé, nous n'en savons pas grand-chose sinon quelques bribes éparses qui font le terreau où pousse Ginia. Nous savons que peu après la naissance d'Adrian, en 1883, Julia publie un recueil d'indications à l'usage des infirmières, inspiré par ses interminables brasses dans les courants de la charité. C'est dans l'ordre, chacun dans la famille joue sa partition littéraire, et la tessiture de Julia est celle de la bienfaisance envers autrui, de préférence faible ou opprimé. Elle écrit aussi d'édifiantes historiettes destinées aux enfants – c'est tout autant dans l'ordre –, de petits contes fort moraux mettant en scène ours, chats, cochons, singes ou perroquets aux côtés de gamins bien intention-

VIRGINIA

nés, des fables pleines de bons sentiments que teinte son humour pragmatique et intègre.

Nous savons qu'en 1884, la mort de Jane Lushington, grande amie de Julia, ajoute provisoirement à la couvée les trois minois des filles Lushington de Kensington Square, dont celui de l'aînée, Kitty, imprime durablement ses reflets gracieux dans l'imagination de Ginia, parfois jusqu'à l'obsession. C'est donc cela, la beauté, se dit le tout petit enfant devant l'adolescente.

Nous savons qu'en 1885, alors que Leslie achève une biographie de Henry Fawcett et que le volapük s'internationalise, Ginia commence à parler – c'est un peu tard et d'abord laborieux, on s'inquiète un instant en pensant au babil distordu et honteux de Laura, serait-ce dans les gènes, pitié, pourvu que non, on a placé tant d'espoirs en elle – parrain poète, Père éminent, etc. –, faites que ce ne soit pas – mais très vite cela change : Ginia, bien que sa voix demeure rentrée, a bientôt plus de facilité que quiconque avec les mots. Elle goûte de plus en plus leur pouvoir, leur donne des couleurs – blanc caillou, jaune soir –, les accroche aux murs de la nurserie.

Nous savons qu'en 1886 Ginia exprime ses premiers talents dans l'art du cricket, une photographie en témoigne qui la montre en gardienne des plus concentrées, visage encore poupon mais membres déjà longs plantés derrière le guichet, attendant avec une anxiété résignée la balle qu'inévitablement Adrian laissera passer tant il glousse – on verrait presque s'agiter sa batte. Stella sûrement prend la photo, hors champ nous imaginons Vanessa en train d'asticoter Thoby, qui s'apprête à lancer une balle sans la moindre bienveillance. Les fils aînés surveillent, tandis que

VIRGINIA

Laura de son côté est laissée à la charge de la nurse allemande pour cesser de faire honte. Nous savons aussi que cette année-là Julia réussit l'un de ses coups de maîtresse ès mariages arrangés – occasion de laisser un peu d'elle-même sur cette terre – en unissant sa nièce favorite, Florence Fisher, à un ami de Leslie.

Nous savons qu'en 1887, peu après que la reine a célébré son jubilé d'or, meurt le père de Julia, le bon docteur Jackson. À ce médecin un peu fade, qui a sans doute eu son heure de gloire en Inde, Julia n'aura offert que l'amour dû au respect et à la bonté. Sa passion de fille a toujours été à sa mère, dont elle s'occupe avec une sainte patience depuis tant d'années qu'elle est malade ; la mort du père ne change donc pas grand-chose. Si ce n'est que Julia doit abandonner son exigeant mari pour s'occuper à temps plein de sa tout aussi exigeante génitrice. Impotente, emmitouflée dans ses châles, ses inquiétudes, ses hypochondries et ses bons sentiments – sans oublier le plaisir, si commun aux dames emmitouflées, de ressasser les malheurs des autres pour mieux parler des siens propres –, Maria Jackson est l'image vivante quoique fanée de la lignée de femmes belles qu'a produite la famille maternelle de Ginia.

Ces femmes se transmettent, outre la beauté des traits :

une vision du couple inspirée par les textes de Coventry Patmore, le poète des convenances, qui est aussi le fils de cœur de Maria puisque tout se tient dans le marigot ;
une morale victorienne à toute épreuve ;
une répugnance face au monde mêlée d'un désir violent de s'y plonger, d'en dévorer les signes d'amour.

VIRGINIA

L'adoration que Julia porte à sa mère, nous la voyons dans ce portrait des deux femmes – une photographie est décidément un abîme de sens qui vaut mille mots : la fille regardant sa mère, qui elle-même regarde le sol, la joue écrasée dans une main pliée selon un angle bizarre, main qu'elle ne veut pas davantage tendre vers son enfant que son regard. L'autre main de la mère, tout aussi inaccessible, tient un livre qu'elle ne lit pas, engloutie qu'elle est dans sa beauté disparue dont elle ne veut pas reconnaître la persistance dans sa fille. Les mères sont terriblement capables de ces reproductions du mal.

Tenons-nous-en à ces quelques lambeaux pourpres de biographie, qui ne font pas vraiment vie. Ces mois, ces années se perdent à nos yeux trop distants dans un flou, une brume plus artistique encore que celles qui ombrent les photos de la vieille Cameron. Ce qui est certain c'est qu'à chaque instant de ces années-là, *pater* et *mater familias* font leur devoir selon ce que leur conscience leur dicte, c'est qu'à chaque automne les feuilles elles aussi font leur devoir et tombent.